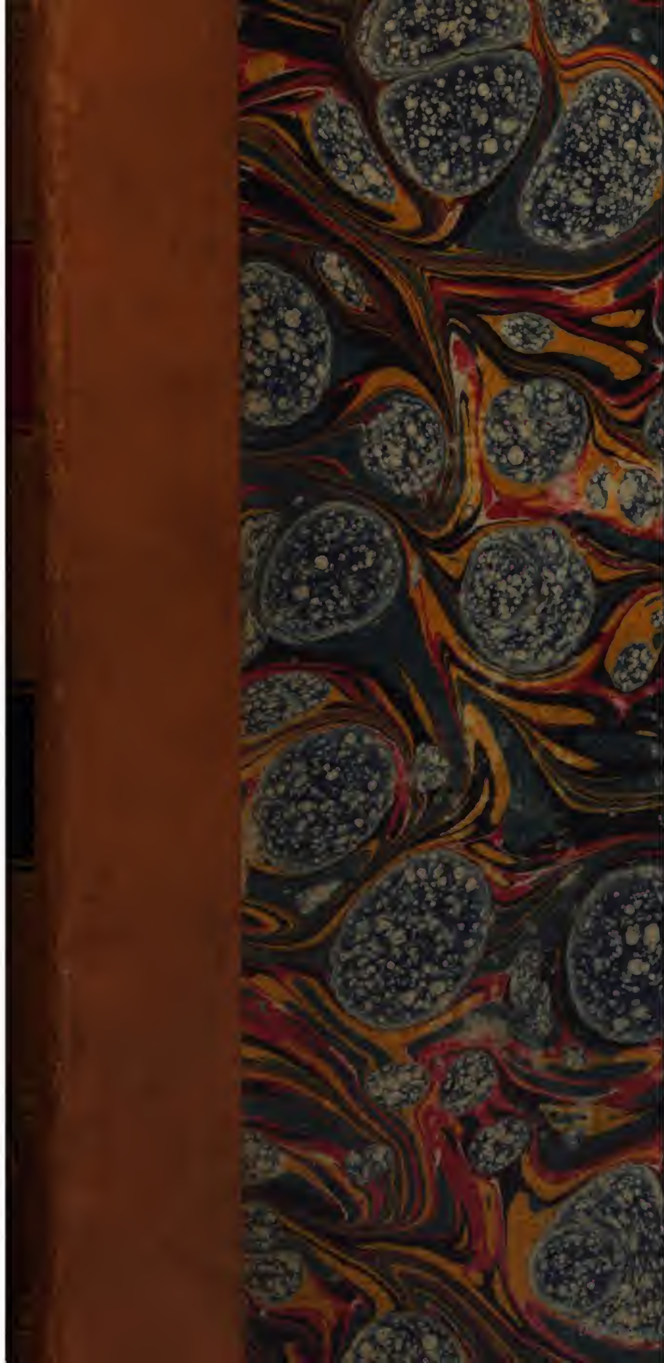


Mémoires

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DE CAMBRAI.



SÉANCE PUBLIQUE

DU 18 AOUT 1831.

Sous la présidence de M. Leroy, avocat.



Cambrai,

Chez S. Berthoud, imprimeur du Roi.

(1833.)

DISCOURS

DU PRÉSIDENT.

Messieurs,

LONG TEMS les solemnités littéraires n'ont excité qu'un intérêt de curiosité et de plaisir : elles en éveillent un plus noble aujourd'hui. En venant applaudir aux efforts de ceux qui veulent étendre l'empire de la science, on veut proclamer que l'instruction est le premier besoin de la société.

S'il fut un tems où l'on se fesait un honneur

de ne rien savoir, dans ce siècle de progrès c'est un honneur de savoir beaucoup : c'est plus, c'est un titre sinon toujours à la fortune du moins à la considération.

La raison publique a déchiré les parchemins; chaque jour elle décline l'omnipotence de la richesse, et bientôt, dans toutes les professions comme pour tous les emplois, le plus capable sera le plus digne.

Le premier devoir des gouvernemens envers les peuples, c'est donc l'instruction : et d'abord une instruction primaire si abondamment départie, que tous puissent y participer. Le nôtre l'a senti : car il a proclamé, par la voix de son auguste chef « que répandre les lumières sur » une nation, c'est lui procurer le plus grand » avantage qu'elle puisse obtenir (1).

Appelés par notre institution à diriger vers ce but tous ceux sur qui peut s'exercer notre influence, nous devons dire à la jeunesse que, plus que jamais, le sort de l'homme est entre ses mains : que son bien-être et sa position sociale, dépendent de son instruction et de sa

(1) Réponse du Roi au ministre de l'Instruction publique

capacité; qu'ainsi celui qui ne veut pas tristement végéter doit s'adonner avec ardeur à l'étude.

Nous devons ajouter qu'il n'est pas de jouissances plus douces que celles qu'elle procure ; que non-seulement elle alimente l'esprit, mais qu'elle forme le cœur ; qu'elle occupe utilément des loisirs trop souvent perdus, si pas mal employés; qu'avec elle il n'est pas d'ennui ni d'insupportables chagrins; qu'elle charme et qu'elle console; qu'elle fait naitre l'amour du beau, et que l'amour du beau mène á l'amour du bien.

Ces vérités, consacrées par l'expérience, réfutent victorieusement la funeste doctrine qui place le bonheur des peuples dans l'ignorance.

Suivant elle, l'homme que sa naissance n'appèle pas au bienfait de l'éducation ne doit être qu'une machine plus ou moins perfectionnée; sans passé, sans avenir : concentrant toutes ses jouissances dans la satisfaction du besoin de la vie animale. Mais l'homme a reçu une destination plus noble, la raison dont il est doué ne doit pas rester inculte, et par suite être stérile.

Honte et malheur aux gouvernemens qui refusent de féconder le beau domaine de l'intelligence ! Ils ne veulent que des bras mercenaires; eh ! bien un jour ces bras les renverseront.

Eh puis, sait-on quelle intéressante portion de l'humanité on condamne ainsi à végéter dans les ténèbres ? C'est cette masse de citoyens qui cultive le sol de la Patrie, qui peuple nos armées et satisfait par son travail à presque tous les besoins sociaux !

Oh qu'il est plus sage de se livrer au perfectionnement de toutes les études, et surtout à la propagation de cet enseignement primaire qui en éclairant le peuple, le rend plus digne du bienfait de la liberté et du gouvernement d'un bon Roi !

Déjà nous l'avons dit à pareille solemnité : si tous les hommes connaissaient leurs droits et leurs devoirs, la liberté régnerait paisiblement sur la terre, et cette fille du ciel nous dispenserait en abondance tous les biens auxquels nous pouvons aspirer.

Mais dans une population ignorante, il n'y a que des automates que font mouvoir les am-

bitieux et les méchants. Avec eux la liberté dégénère bien vite en licence, et le bien le plus précieux n'est plus qu'un instrument destructeur. Voulez-vous par les résultats constater les malheurs de l'ignorance et les bienfaits de l'instruction populaire? comparez les deux grandes révolutions que la France a subies à quarante ans d'intervalle.

Dans la première le peuple a non-seulement revendiqué ses droits, il a attenté à ceux des autres; il a été dans les mains de quelques démagogues un instrument de ruine et de mort. Aussi la liberté d'alors peut se définir, comme le monstrueux pouvoir qui voulait l'imposer :

« Colosse qui sans peur marchait d'un pas puissant
» Le front dans la tempête et les pieds dans le sang (1).

Quelle est autre la liberté que nous venons de conquérir. Forte et modérée, elle s'appuie sur les tables de la Loi à qui seule, nous devons tous obéissance. C'est pour cette liberté qui n'est à bien dire que la justice, que les héroïques habitans de Paris ont combattu pendant les trois immortelles journées dont nous

(1) Barthélémy.

venons de célébrer l'anniversaire. Aussi quelle lutte fut plus glorieuse ! quel triomphe fut plus pur !

Que d'ordre dans la confusion, que de désintéressement et de générosité dans la victoire ! que de respect pour les droits et les propriétés de tous !

Pourquoi cette différence ? c'est qu'il y a quarante ans le peuple était abruti par l'ignorance, que peu d'artisans savaient lire, et qu'aujourd'hui l'instruction a pénétré dans cette classe aussi nombreuse qu'intéressante de la société.

Aussi voyez s'il est facile de l'égarer encore? si les faiseurs d'émeutes ne rencontrent pas en elle un obstacle à leurs projets désorganisateurs? Il faut persévérer à éclairer, à instruire un peuple si digne de l'être. C'est le moyen le plus sûr de le garantir des idées dangereuses, des fausses routes dans lesquelles on s'engage plutôt par défaut de connaissances que par volonté.

Pourquoi faut-il que quelques jeunes gens, à l'esprit ardent, au cœur généreux, secondent les fauteurs de trouble que repousse la classe laborieuse? Pourquoi déjà initiés aux avantages

de l'étude la délaissent-ils pour courir après un bien idéal qui leur fait sacrifier un bonheur réel

Fesons des vœux pour que ramenés par la raison et leur propre intérêt à de studieux travaux, ils s'appliquent à devenir des hommes aussi recommandables par leurs connaissances, qu'ils l'ont été par leur courage civique, le jour où nos droits furent audacieusement méconnus. Espoir de la patrie qu'ils ne trompent pas son attente, qu'ils dirigent l'ardeur qui les agite vers les nobles routes qu'elle ouvre à leur avenir, et que des hommes supérieurs pourront seuls parcourir dignement. Oui, Messieurs, tout nous semble se préparer pour la naissance d'un grand siècle qui résultera de l'emploi de toutes les capacités dans une direction vraie et nationale : et pour y figurer il faudra être plus qu'un homme ordinaire.

Travaillons donc à la propagation des lumières dans notre belle patrie. Les répandre sur la France, c'est les départir à l'humanité toute entière. Car l'universalité de notre langue fait imiter partout notre littérature ; et notre littérature et nos livres élémentaires servent à l'éducation de

tous les peuples. Voila la propagande qu'il faut prêcher, celle-là ne coûtera ni sang, ni larmes; elle conduira toutes les nations à la liberté par la paix et le bonheur.

Ici l'autorité municipale n'a pas reculé devant les obligations que lui imposait le besoin de l'époque. En maintenant, comme elle le devait, l'école des Frères de la doctrine Chrétienne, elle a ouvert une école d'enseignement mutuel; elle a voté les fonds nécessaires pour une deuxième école du même genre, qui au commencement de l'année scholaire, sera établie dans la maison Querénain. Et une Classe d'adultes faite pour les ouvriers à la fin de leur journée complettera un bon système d'instruction élémentaire.

L'administration a aussi porté sa sollicitude sur l'Ecole de Dessin si intéressante pour nos artisans. Elle vient d'en confier la direction à un maitre habile dont le gracieux pinceau a rendu cher aux arts, un nom que les lettres ont immortalisé (1).

Il ne nous reste plus que des vœux à former

(1) M. Ducis peintre distingué neveu du poète de ce nom.

pour qu'un cours de géométrie appliqué à la mécanique et aux arts, perfectionne nos ouvriers (1).

L'autorité municipale a encore d'autres titres à nos remercimens : et pour être justes nous devons les offrir non seulement à l'administration actuelle, mais aussi à celle qui l'a précédée.

Un bâtiment de mauvais goût et très défectueux renfermait toutes nos richesses littéraires; un édifice d'un extérieur à la fois élégant et sévère, d'une distribution conservatrice et commode, leur sera désormais consacré, et grace au talent de M. l'Architecte De Baralle il sera digne d'elles.

Ici, Thalie n'avait pas de temple, les arts viennent de lui en élever un que nous pouvons montrer avec orgueil.

Soit qu'on l'examine dans son ensemble, soit qu'on en scrute les moindres détails, la salle de Spectacle dont nous jouissons enfin, doit faire la réputation de l'architecte habile qui en a tracé le plan, donné les dessins et dirigé les

(1) Ce cours a été établi au mois de Novembre 1831 par la Société d'émulation. *Voir plus loin* le Rapport de M. le Secrétaire-Perpétuel sur les COURS PUBLICS ET GRATUITS

travaux. Tout, dans cet édifice remarquable, est de la création de M. De Baralle, il ne s'y trouve rien dont il n'ait donné les modèles et surveillé l'exécution. Un véritable artiste pouvait seul entreprendre un tel ouvrage et le mener à si bonne fin.

Mais ce qui fait peut-être encore plus d'honneur à M. De Baralle que son habileté et son bon goût, c'est son désintéressement. Il ne veut d'autre prix de ses travaux et de ses peines que la satisfaction que nous éprouvons tous d'avoir enfin un théâtre digne des nobles jeux de la scène : il obtiendra plus que cela, Messieurs, votre affectueuse estime est une récompense qu'il ne refusera pas.

Nous devons aussi des éloges aux maitres ouvriers de cette ville qui ont exécuté avec autant d'activité que de perfection, les divers travaux qui restaient à faire quand ils les ont entrepris. Peu de mois leur ont suffi pour terminer ce que le premier entrepreneur n'aurait pas fait dans le cours d'une année.

La marche progressive que nous venons de signaler à la reconnaissance publique, a eu lieu



dans beaucoup de localités ; car on sent plus que jamais la nécessité d'éclairer et d'instruire. De tous les moyens de satisfaire à ce besoin aujourd'hui si impérieux il n'en est pas de plus efficace que la liberté de l'enseignement, nous devons donc Messieurs réclamer avec instance l'exercice de ce droit qui date de la première famille.

La liberté de l'enseignement est indispensable pour mettre l'instruction publique en harmonie avec nos institutions, avec notre société nouvelle. Elle seule peut débarrasser nos études de la routine et des préjugés.

La liberté de l'enseignement appelera la concurrence et la concurrence fera surgir les méthodes les plus simples, les plus promptes et les plus utiles. Elle appropriera l'instruction aux diverses professions et aux différentes carrières que les élèves devront exercer ou parcourir : Elle débarrassera l'étude des habitudes surannées de l'enseignement collégial, et sous ce seul rapport elle rendra un service immense aux jeunes gens. N'est-il pas déplorable en effet qu'aujourd'hui encore la jeunesse soit forcée d'étudier pendant sept ans le latin et le grec

comme si elle devait vivre à Rome ou à Sparte ! N'est-il pas tems d'élever nos enfans pour la France ? de leur apprendre à être Français, à bien connaitre la langue, l'histoire et les institutions de notre beau pays. Tous sont destinés à jouer un rôle plus ou moins brillant dans cette France constitutionnelle qui pour toutes les places, pour tous les emplois fera désormais appel à la capacité. Qu'on les mette donc à même d'y répondre, et pour cela qu'on les exerce à bien parler, à bien écrire leur langue : qu'on forme leur jugement ; qu'on orne leur mémoire des beaux traits de notre histoire et des chefs-d'œuvre de notre littérature, qu'on fasse enfin qu'au sortir du collège l'élève ne soit plus étranger à tout ce qu'il doit savoir pour marcher utilement dans la route qu'il doit parcourir, et arriver où le pousse sa vocation. Eh quoi, lorsque chaque jour, grâce à la liberté, l'industrie ajoute à son vaste domaine ; quand elle croit avec nos besoins ; quand elle parvient à satisfaire tous nos désirs, quand mettant à contribution toutes les sciences et tous les élémens elle soumet la nature à ses calculs et à ses exigences ; l'enseignement, qui est aussi une

industrie, resterait vinculé et par conséquent stationnaire ! Non, non que sa libre concurrence achève l'établissement de toutes les libertés par celles des esprits et des consciences.

Ces vœux que nous formons sont aussi les vôtres, Messieurs : votre amour éclairé du bien public nous en répond. Aussi, nous n'en pouvons douter, en venant témoigner de votre intérêt pour les sciences, en venant encourager nos travaux, applaudir à nos efforts pour la propagation des lumières, vous entendez faire un acte de patriotisme. Honneur vous en soit rendu.

Et vous qui en apportant à cette solemnité le tribut de votre beau talent qui lui donne plus d'éclat (1) : vous aussi qui disputez nos palmes modestes et y attachez quelque célébrité, que de remercimens vous sont dûs pour l'appui que vous nous prêtez, en nous aidant a faire naître cette émulation qui élève l'ame et lui inspire les plus nobles efforts. Mais si parmi vous il était un nom illustre, si une lyre célèbre qu'inspira

(1) Plusieurs Membres correspondants assistaient à la séance c'étaient MM. *Huyot* membre de l'Institut, M. *Miel* et M. A. *Bignan*.

la Patrie (1) avait modulé quelques accens pour nous, il faudrait afin de nous acquitter dignement, joindre au laurier conquis une Couronne Civique.

H· LEROY.

(1) M.elle Delphine Gay que M. de Chateaubriand a nommé la *Muse de la Patrie*, avait concouru pour le Prix de Poésie et elle avait obtenu la Lyre d'Argent que la Société décerne à la meilleure pièce de vers.



RAPPORT

sur les concours.

Messieurs,

Au milieu des grands événemens qui absorbent l'attention générale, vous deviez craindre que les prix proposés par vos concours ne fussent oubliés, ou du moins que le nombre des concurrens ne se trouvât bien restreint. Vos prévisions ne se sont point réalisées, Messieurs, et rarement vous avez reçu un plus grand nombre d'ouvrages aussi remarquables.

Parmi les quarante neuf morceaux envoyés pour le concours de poésie, votre commission a d'abord remarqué *la Grotte de Notre-Dame de la Balme*, œuvre pleine de charme, une ode sur la *Vieillesse;* trois élégies : *Le Tombeau de la Religieuse ; aux Mânes d'une Sœur*, et l'*Entrée dans le Monde*, enfin une fable intitulée le *Rouge gorge et le Rossignol.*

Mais après avoir lu une élégie intitulée *Corinne aimée*, votre commission n'a plus hésité, et elle vous a proposé à l'unanimité de décerner à l'auteur de cette pièce, la Lyre, prix de vos concours. Car malgré quelques négligences bien légères, votre commission a reconnu dans cette pièce le cachet d'un talent supérieur.

Des détails suaves, pleins de charme et de sensibilité, un rare bonheur d'expression, et ce parfum de poésie, cette inspiration qui ne produisent ni l'étude ni le travail, et qui sont un don rare de la nature, caractérisent surtout l'élégie : *Corinne aimée.*

Après avoir entendu la lecture de cette pièce, vous avez adopté à l'unanimité les conclusions unanimes de votre commission; et en ouvrant le billet cacheté qui accompagnait l'œuvre désignée pour

la lyre, MM. le président a proclamé le nom célèbre de Madame *Emile de Girardin*, née *Delphine Gay*.

Sur dix ouvrages envoyés pour le concours d'éloquence aucun ne vous a paru mériter d'obtenir la Médaille d'or. Vous avez pourtant distingué avantageusement une nouvelle écrite avec une facile pureté, *Marguerite* ou *la première communion*, une dissertation: *l'Etude est la plus douce des jouissances* et un essai sur la *Révolution française*.

Vous avez vu avec peine, Messieurs, l'insouciance que les horticulteurs et les agronomes de l'arrondissement ont mis à répondre à l'appel fait par vous à leur émulation. Vous aviez proposé des primes pour l'amendement des terres et l'amélioration de la culture des fruits ;

Un seul, M. Jean-Baptiste Chopin, de la commune de Doignies, vous a fait connaître les féconds résultats qu'il a obtenus par l'emploi de l'urate d'ammoniac, comme engrais.

En conséquence, Messieurs, et d'après les rapports de vos commissions, vous avez décerné:

AGRICULTURE.

Une prime de deux cents francs à M. *Jean-*

Baptiste Chopin, cultivateur à Doignies, canton de Marcoing, arrondissement de Cambrai.

POÉSIE.

La Lyre, prix du concours est décernée à Madame *Emile de Girardin*, née *Delphine Gay*.

Le Secrétaire-Perpétuel,

S. HENRY BERTHOUD.

Corinne aimée,

PIÈCE QUI A OBTENU LA LYRE D'ARGENT.

L'auteur suppose Corinne aimée par un homme digne d'elle.

CORINNE AIMÉE.

Il m'aime ! ô jour de gloire, ô triomphe, ô délire !
Tout mon cœur se réveille et je reprends ma lyre,
Je suis poète encore, et veux que l'univers,
Devine mon bonheur à l'éclat de mes vers;
Je veux, pour le chanter, m'énivrant d'harmonie,
Au feu de son amour, allumer mon génie,
Oui, je veux, dans la lice atteignant mes rivaux,
Justifier son choix par des succès nouveaux;
Et digne de le suivre en sa noble carrière
Suspendre à ses lauriers ma couronne de lierre.
Par d'amères douleurs si longtems éprouvé
Mon cœur trouve en un jour tout ce qu'il a rêvé;
Lui seul pouvait me plaindre et comprendre mon âme;
Lui seul pouvait aimer la gloire d'une femme:
Le riche, dans le temple assis avec orgueil
Permet à l'indigent de prier sur le seuil;
Le monarque adoré que le pouvoir enchante
Se montre-t-il jaloux de la voix qui le chante?
Non; et celui qui règne au milieu des combats,
Qui d'un mot peut changer le destin des états;
Celui qui s'illustra par des succès sans nombre,
D'un regard protecteur verra grandir à l'ombre

Le modeste laurier qu'arrosent tant de pleurs
Et dont une humble main ne choisit que les fleurs.
Des vers à sa compagne il permettra l'ivresse ,
Car l'inspiration redouble la tendresse ;
C'est à lui qu'elle parle en son enchantement ,
Chacun de ses accords est un noble serment ;
Cette voix que les vers rendent grave et sonore ,
Pour lui n'est qu'un soupir , un accent qui l'implore ;
Cette main sur le luth habile à moduler ,
Est la main qu'en la sienne il a senti trembler ;
Ce regard inspiré que le vulgaire admire
N'est qu'un tendre regard qui le cherche et l'attire ,
Dans la gloire pour elle il ne voit qu'un danger
Et quand chacun l'envie , il court la protéger !

Ah! ce sont d'autres cœurs que la gloire sépare !
Mais dans ces vains désirs d'où vient que je m'égare ;
Pourquoi les souhaiter ces triomphes d'un jour ?
Est-il donc un succès plus beau que son amour !
L'orgueil de l'enchainer suffit à ma mémoire ;
C'en est fait.... Son bonheur sera toute ma gloire ,
Embelli d'un reflet, mon front brillera mieux :
Le lac de nos vallons éblouit plus les yeux ,
Quand le disque du jour en ses flots vient se peindre ,
Que le phare des mers qu'un souffle peut éteindre ;
L'écho qui de la lyre ose imiter les chants

A de plus nobles sons que la flûte des champs ;
La brise qui se joue au front des lys superbes,
A de plus doux parfums que le bluet des gerbes:
Ainsi pour mieux briller je m'efface aujourd'hui,
Gloire, succès, bonheur, je tiendrai tout de lui,
Et mon ambition pour seule renommée,
Est que l'on dise un jour : Corinne en fut aimée !
Il m'aime ! avec ce mot pour moi tout est changé ;
Du poids de ses regrets mon cœur est soulagé ;
Il n'est plus ce tourment dont j'étais poursuivie,
Un horison d'espoir environne ma vie !
D'un constant souvenir j'aime à subir la loi,
C'est un secret brulant que je porte avec moi ;
Ce bonheur dont je suis doucement oppressée
Comme un parfum céleste énivre ma pensée ;
Tout m'enchante à présent, le silence, le bruit,
L'éclat d'un jour serein, les ombres de la nuit;
Je brave la retraite et sa langueur profonde ;
Je supporte l'ennui des vains plaisirs du monde
Pour celle qu'un doux rêve accompagne en tous lieux
Il n'est plus d'importuns, il n'est plus d'ennuyeux ;
Un long récit me plait, sans effroi je l'endure,
Et je rêve à ce bruit comme au plus doux murmure,
Je subis des pédants les fatiguants débats,
Je ris de leurs bons mots que je n'écoute pas ;
C'est l'innocent moyen que ma tendresse emploie,
Ah ? le rire souvent sert à cacher la joie.

Et cependant promise au plus bel avenir,
Mon front est pâle encore d'un triste souvenir;
Les traces de mes pleurs ne sont point effacés;
Mon cœur palpite encor de ses craintes passées;
On a peine à sourire après de longs malheurs,
Et tout dit que ma joie est née au sein des pleurs.
Tel l'indocile enfant que pardonne une mère,
Oublie en sa gaité sa douleur éphémère;
Il joue, et cependant son visage enfantin,
Est pâle encor le soir des troubles du matin:
Son maintien moins hardi reste empreint de tristesse,
Ses chants ont moins d'éclat, ses pas moins de vitesse,
Et des pleurs essuyés ses yeux encor brûlans,
Son rire entrecoupé par des soupirs tremblans,
Sa voix émue encor des lointaines alarmes,
Tout dans ses yeux trahit un jour entier de larmes.

Oh? combien j'ai souffert avant ces doux momens,
Que des nuits sans sommeil, d'affreux pressentimens!
Que de dépits cachés sous une gaité feinte,
Que de soupçons jaloux, quelle affreuse contrainte
Pour un mot mal compris, un regard attendu!
Que d'amers souvenirs pour un adieu perdu.
Mais aujourd'hui mon cœur chérit ces craintes vaines,
En le voyant sourire au récit de mes peines.
L'obstacle est un rempart sitôt qu'on le franchit,
De tous les maux passés le bonheur s'enrichit;

Ainsi le vieux soldat rentré dans sa patrie,
Contemple avec amour sa blessure guérie;
La montre à ses enfans comme un noble trésor,
D'un reste de douleur aime à souffrir encor;
Des jours de grands combats il raconte l'histoire,
Et chaque cicatrice a son nom de victoire;
De ses fils avec joie il excite les pleurs;
Et lorsque un ciel changeant ramène ses douleurs:
« Oh? dit-il, en riant d'un facile courage,
« Ma balle d'Austerlitz nous annonce l'orage? »
Ainsi mon cœur joyeux aime à se rappeler
Les chagrins dont un mot a su le consoler,
Et dans ce souvenir trouvant de tristes charmes,
Ose croire au bonheur payé par tant de larmes.

Paris, 9 *mai* 1831.

L'AMI

DE MON ONCLE BERTRAND. (1)

HISTOIRE PARADOXALE.

(1825.)

Homine nil miserius. (PLINE.)

Nous désirerions peu de chose avec ardeur, si nous connaissions parfaitement ce que nous désirons.

(LAROCHEFOUCAULD, *Maximes.*)

C'EST un singulier homme que mon oncle Bertrand ! Ce qu'il éprouve, ce qu'il fait ne se montre jamais d'accord avec ce qu'il dit.

A l'entendre, il n'existe ni bonté, ni tendresse, ni vertu, et je ne connais pas d'homme meilleur, plus sensible et plus respectable que mon oncle

(1) Ce fragment est extrait des *Contes Misanthropiques*. Paris, veuve Béchet, quai des Augustins, n. 21.

Bertrand. Racontez devant lui une belle action : les larmes commenceront par lui venir aux yeux ; ensuite il vous démontrera sans pitié qu'elle n'a été produite que par un calcul d'égoïsme. Il se délecte dans une riche bibliothèque ; il aime á s'entourer d'amis, et son affection pour moi, le seul membre de sa famille épargné par la mort, son affection, dis-je, n'a jamais reculé devant les plus grands sacrifices : néanmoins, il ne se passe point un jour sans que mon oncle ne crie anathême sur la satiété produite par l'étude ; nul ne s'exprime avec une pareille virulence sur la folie des malheureux assez dupes pour croire à l'amitié, aux liens du sang ou à la reconnaissance. Enfin, les plus douces, les plus chères illusions se dissipent devant ses amères sarcasmes, devant ses raisonnemens qui désespèrent. Si la vie de mon oncle Bertrand ne se trouvait là toute entière pour démentir ses paradoxes, cela est sûr, après l'avoir ouï, l'on ne croirait plus à rien.

Un jour que je dinais chez lui avec plusieurs autres personnes, on vint à parler de bonheur, et chacun, vous le comprenez, se mit à en créer un à sa manière. Après de longs propos, tout le monde tomba pourtant d'accord qu'un homme

jeune, riche, bien portant, instruit, spirituel, doué de sensibilité et de grands avantages physiques, ne pouvait manquer d'être heureux.

Mon oncle Bertrand, qui n'avait point jusques-là dit un seul mot, fit un sourire de pitié et leva les épaules.

Après quoi, il passa deux ou trois fois la main gauche sur son front élevé : c'est ainsi que fait toujours mon oncle lorsqu'il s'apprête à conter quelque chose.

Il s'établit alors parmi nous un grand silence.

Mon oncle Bertrand se prit à parler en ces termes :

« Il n'est personne de vous qui n'ait lu dans les Contes de La Fontaine l'histoire du malavisé roi Candaule.

« Ce qui advint au pauvre prince m'est aussi advenu.

« Epris de Lucile B** comme on s'éprend à vingt-cinq ans, je me croyais aimé d'elle comme on se croit aimé à vingt-cinq ans. Mon mariage devait avoir lieu bientôt, et il aurait manqué quelque chose à mon bonheur si Léopold de Merville, si mon ami d'enfance n'en avait été le

témoin, car lorsqu'on a vingt-cinq ans on croit à l'amitié.

« Le mariage de Lucile fut célébré à six mois de là, mais avec Léopold de Merville.

« Ma tendre fiancée avait préféré au pauvre Bertrand un jeune homme dont la bonne mine et l'esprit se rehaussait de 500,000 francs de rentes.

« Voilà comment il se fait que Merville se maria, et que je restai garçon. »

Malgré la tournure plaisante que mon oncle Bertrand tâchait de donner à ce récit, sa voix altérée et un silence de quelques instans décélaient une émotion pénible.

Il reprit ensuite :

« Hélas ! il ne jouirent pas long-temps du bonheur de cette union : Merville se trouva père et veuf le même jour.

« Dix-huit ans après cet événement funeste, je reçus une lettre de Merville : il n'avait plus que peu de jours à vivre, m'y disait-il, et il me suppliait, au nom d'une amitié bien indignement outragée, de veiller en père sur le fils de Lucile, sur cet orphelin, dont le caractère exalté lui inspirait les plus tristes pressentimens.

« Je partis à l'heure même, et ce fut en pressant les mains glacées de Léopold, que je prononçai le serment de devenir pour Gustave un ami et un père.

« La mort de Merville jeta son fils dans une tristesse sombre et taciturne. Comme il n'est point de chagrin qui ne cède à l'éloignement des lieux où l'on a souffert, et quand la vue d'objets nouveaux et curieux préoccupent l'imagination, j'entrepris avec Gustave un long voyage dans l'intérieur de la France.

« Bientôt, comme je l'avais prévu, le souvenir de son père, souvenir d'abord si poignant, dégénéra en mélancolie douce, sans amertume, et de nature à ne donner aucune inquiétude.

« Après six mois de voyage nous arrivâmes à Dieppe, où une chûte de cheval me força de séjourner.

« Pendant la première semaine, Gustave ne quitta pas le chevet de mon lit. Les soins affectueux, les prévenances délicates qui me furent prodigués par lui, rendaient presque tolérable ma position ennuyeuse, et redoublaient l'attachement que m'avaient inspiré les belles qualités, la sensi-

bilité exquise et l'exaltation entraînante de Gustave.

« Et puis d'ailleurs, sa voix, quoique un peu plus accentuée, ressemblait tellement à la douce voix de Lucile; il y avait dans ses grands yeux des regards si semblables à ceux de Lucile, qu'il ne pouvait me parler, que je ne pouvais le voir, sansque le souvenir de Lucile ne vînt m'attendrir. De cette façon, mon amitié pour Gustave s'identifiait à l'amour que j'avais eu pour sa mère, et il me semblait qu'en le préservant d'un chagrin, en le détournant d'un écueil, je méritais bien de Gustave et de celle que j'aurais voulu, durant les rêves insensés de ma jeunesse, entourer de bonheur et d'amour.

» Je ne tardai pas à m'apercevoir que Gustave éprouvait quelque chagrin : s'il me faisait une lecture, je voyais à la monotonie de sa voix qu'une préoccupation insurmontable reportait tout autre part que sur les pensées du livre l'imagination de mon jeune ami : et puis à présent, dans les soins qu'il me rendait, le devoir se faisait sentir au lieu de l'active et prévenante affection qui les avait inspirés jusqu'alors. Il m'abandonnait à ma solitude des après-dînées entières, et de re-

tour, il demeurait silencieux et comme absorbé dans quelque pensée accablante.

« Chaque fois que je l'interrogeais, il s'efforçait d'éluder mes questions, ou n'y répondait qu'en attribuant son désespoir à la mort de son père.

« Il me trompait, cela était sûr, et j'éprouvais les plus grandes inquiètudes.

» Il y avait alors deux mois que ma chute de cheval me retenait dans ma chambre, et je commençais enfin à me lever. Surpris de ne point avoir vu Gustave de la journée quoique la nuit commençât à paraitre, je me traînai jusqu'à son appartement. Après y avoir frappé plusieurs fois et toujours en vain, tout à coup je crus remarquer qu'il s'y faisait entendre un gémissement sourd...... J'appelai à mon aide; on enfonça la porte..... Gustave gissait expirant; une lettre déposée sur la table m'apprenait qu'il s'était empoisonné.

« Heureusement il n'était pas encore tard. De prompts secours rappelèrent à la vie le malheureux jeune homme, et après une nuit passée dans l'anxiété la plus affreuse, j'obtins enfin la certitude qu'il se trouvait hors de danger.

« Gustave s'était pris de belle passion pour

Clara Patternich, jeune Mexicaine qui logeait dans le même hôtel que nous. Le père de Clara avait surpris les deux amans dans un entretien fort tendre, et comme les affaires qui l'avait amené en France se trouvaient terminées, et qu'un bâtiment allait mettre à la voile pour le moment, il s'embarqua, lui et sa fille qu'il avait promise à un négociant de son pays, et qu'il n'avait point envie de marier à un inconnu, et à je ne sais combien de mille lieues d'Amérique.

« Gustave, au désespoir, avait bu une forte dose de laudanum. Rendu à l'existence, il conçut et exécuta une folie presque aussi grande, celle d'aller courir au Mexique après la belle Clara.

« Remontrances, prières, larmes, rien ne put le détourner d'une pareille équipée.

« Il ne me restait qu'à partir avec lui, et c'est ce que je fis.

« Après une traversée longue et ennuyeuse nous arrivâmes à Santa-Crux.

« Ma première visite fut chez un négociant auquel un de mes amis, son correspondant, me recommandait de la manière la plus pressante. Cette recommandation le disposa beaucoup en ma faveur; et lorsqu'il eut terminé la lecture

d'un post-scriptum où on l'autorisait à m'ouvrir un crédit de trente mille piastres, ses protestations de dévouement ne connurent plus de bornes. Ce post-scriptum l'empêcha sans doute aussi de me rire au nez quand il fallut lui dire que j'étais le Sancho quinquagénaire d'un jeune Don Quichotte européen à la poursuite d'une Dulcinée mexicaine.

— « Avez vous la certitude que le père de la jeune fille habite Santa-Crux ? » me demanda le négociant lorsque j'eus fini.

— « Pas le moindre indice à cet égard, » répondis-je.

— « C'est, reprit-il, que nous avons ici pour le moins trente Patternich, et je connais à chacun d'eux une lignée de filles capable de fournir des Clara à tous vos amoureux d'Europe. Vous ne pouvez pas décemment aller frapper de porte en porte en criant : Celle que j'aime est-elle ici ?....

« Attendez donc : voici l'heure de la messe, et pourvu que l'objet de vos recherches soit à Santa-Crux, je réponds que vous la rencontrerez tout a l'heure á l'église--. ou ce soir à la tertulia... c'est ainsi que nous appelons nos soirées. Dans le cas contraire, partez pour une autre ville du Mexique,

car mademoiselle Clara ne serait point à Santa-Crux. »

« Nous allâmes rejoindre Gustave, et le négociant nous conduisit à l'église.

« J'ai voyagé en Espagne, et l'on est loin d'y observer aux offices un décorum bien édifiant : un Espagnol serait scandalisé dans une église de Santa-Crux.

« C'est un brouhaha, un mouvement qui stupéfient les étrangers : on y cause ou de ses plaisirs ou de ses affaires; on y brocante un marché, et l'on y glisse des billets doux ; le chapelet à la main, chacun s'accoste, s'éloigne, de vise, plaisante, rit avec moins de retenue qu'à la fin d'un festin de France, lorsque les regards brillent et que les joues sont rouges et brûlantes.

« Gustave parcourut la nef dans tous les sens : il ne découvrit point Clara.

« Notre guide ouvrit alors la proposition d'aller attendre la foule à la sortie de l'église : nous goûtâmes ce moyen de passer en revue tous ceux qu'elle contenait.

« Il se trouvait devant le portail force voitures, et surtout force chevaux. Leur haute selle remonte de quatre à cinq pouces par devant et par der-

rière, afin de donner au cavalier un appui plus solides dans les routes montueuses et raides du pays; à droite et à gauche de la selle, et sur le poitrail de la monture, retombe presque jusqu'à terre la dépouille de quelque animal à longs poils. A chaque instant nous voyions partir rapidement de nombreux cavaliers, qui piquaient les flancs de leurs admirables chevaux à coups d'éperons gigantesques. Tous avaient la tête passé à travers un manteau troué par le milieu et dont la forme rappelle, avec plus d'ampleur, la chasuble des prêtres catholiques. Pour compléter cet équipement bizarre, leur épée, de grande dimension, était attachée par des courroies au côté gauche de la selle, et leurs pieds s'appuyaient sur de larges étriers de buis.

— « Venez vous reposer chez moi, à cette heure, » dit le négociant quand nous nous trouvâmes seuls devant l'église fermée; «nous dînerons tantôt, et, le soir, vous continuerez vos recherches à la tertulia de l'un de nos plus riches négocians. »

« Si vous êtes sobres, si vous craignez à table le tumulte et les cris, que le ciel vous préserve de dîner jamais au Mexique !

« D'abord silencieux et graves, tous les Mexicains qui dînaient avec nous se livrèrent bientôt, et presqu'instantanément, aux plus bruyantes conversations : c'était à ne pas s'entendre. Nous vîmes bien pis vers la fin du repas : on se mit à porter à la liberté des toasts assourdissans, et douze ou quinze personnes, debout en permanence, ne cessèrent de crier, ou plutôt de hurler, avec accompagnement d'exclamations de tous les convives : *Copas en mano ! union y libertad !*

« Le délicat, le réservé Gustave souffrait de l'aspect de cet orgie, et je pus me convaincre tout à fait qu'il commençait à se repentir de sa folle équipée. L'ennui de la route et tout ce qui se trouvait sous ses yeux avait merveilleusement contribué à cela. L'amour-propre et l'habitude, car l'habitude influe puissamment aussi sur l'imagination et les désirs de l'homme, le faisaient seuls persister dans ses recherches. Le moyen de mener à bien ces heureux symptômes était de feindre de ne pas m'en apercevoir : en conséquence, à mesure que l'exaltation de Gustave se refroidissait, moi je redoublais de zèle pour retrouver Clara ; et je ne pris point de relâche avant que mon pupille et

notre hôte ne fussent en marche avec moi pour la tertulia.

« Le négociant, notre guide, était Européen, et il avait décoré sa maison à la manière du continent : ce fut donc sans préparation que Gustave se trouva dans la salle où se tenait la tertulia.

« Comme mon jeune ami, vous vous attendez à voir déployer dans cette réunion une splendide élégance ? Eh bien, figurez-vous un plancher délabré, un mur sans plâtrage et blanchi à la chaux ; ajoutez pour plafond le dôme circonflexe des poutres et des solives; étendez, par dessus, les écailles d'un manteau de tuiles; remplissez tout cela d'une épaisse fumée qu'exhalent quatre cents cigarres; puis des cris perçans, des accords de mandoline, des éclats de rire qui donneraient le vertige, et vous aurez une idée a peu près exacte d'une tertulia mexicaine.

« Oui, Messieurs, c'est là que deux cents femmes, éblouissantes de toilette, se tiennent rangées le long des murs, dans une position pour ainsi dire automatique : c'est là que, par un contraste désagréable, circulent ou s'amassent autour des tables de jeu des hommes en bottes, en manteau, et leur chapeau de sombreros sur la tête. A chacun

des angles de l'appartement on aperçoit une table de pierre, sur laquelle s'élève un flambeau massif chargé d'une mauvaise chandelle qui sert uniquement à rendre l'obscurité plus visible. Derrière cette lueur, car je n'ose dire cette lumière, apparaît, sous un globe de verre, une statuette de la Vierge, patrone du Mexique, et que la dévotion de la maîtresse du logis a couverte de fleurs artificielles d'un goût détestable. Au milieu du salon, les chapeaux et les châles sont amoncelés sur une grande table, parmi des verres et des rafraîchissemens; et enfin, les nourrices et les vieux domestiques se promènent en long et en large, causant avec leurs propres maîtres d'une manière très-familière et inusitée tout à fait en Europe.

« Je me réjouis de la stupéfaction et du dégoût qu'exprimait la physionomie de Gustave.

— « Est-elle ici? » lui demandai-je.

— « Eh! le moyen d'y voir, dans une fumée pareille? » me répondit-il d'un ton moitié impatient et moitié mélancolique. Je me saisis de son bras, et par cette contrainte amicale je l'obligeai à me suivre de groupe en groupe.. Tout à coup Gustave frissonna : il avait reconnu celle qu'il était venu chercher à travers les mers... Elle fumait un ci-

garre de la meilleure grâce du monde, riait aux éclats, et sa taille légèrement déformée annonçait que la jeune fille était devenue jeune femme D'ailleurs un grand flandrin vint lui parler d'une fa çon toute conjugale, et notre guide nous dit : «Cette dame est la senora Bemposa, mariée depuis quatre mois, à son retour du continent. Sa famille n'habite point Santa-Crux, son père est un négociant de Mexico. »

« Gustave m'entraîna rapidement au logis, sans me dire une parole. Le lendemain nous étions embarqués sur un navire faisant voile pour la France ; le surlendemain, il riait de sa mésaventure. »

— « Mais, mon oncle, m'écriai-je, Gustave n'est point malheureux pour avoir fait une folie : devenu sage par le tribut qu'il a payé, il se trouve maintenant en garde contre une imagination trop vive et trop exaltée.

— « Oui, répondit mon oncle : il a épousé, l'année dernière, une cantatrice étrangère fort jolie, fort passionnée et sans un écu de dot. »

— « Eh ! qu'avait-elle besoin de dot pour épouser Gustave, riche de cent mille livres de rentes?

Il est maintenant heureux, près d'une femme qu'il aime et dont il est aimé. »

— « Oui, reprit une seconde fois mon oncle, en tirant un papier de sa poche : voici la dernière lettre qu'il m'a écrite : c'est pour presser l'homme d'affaires qu'il a chargé de solliciter une séparation de corps. Il ne saurait plus vivre, mon neveu, avec la femme qu'il aime et dont il est aimé. »

— « Où se tient donc le bonheur ? m'écriai-je, puisque la sensibilité rend malheureux, et que la fortune ne sert qu'à satisfaire des désirs insensés et dont on maudit l'accomplissement ?

— « J'ai connu, reprit une troisième fois mon oncle Bertrand, j'ai connu quelqu'un qui disait : Pour être heureux, il faut avoir riche épargne, mauvais cœur et bon estomac. »

— « Fi d'un tel bonheur ! » s'écria chacun de nous.

— « Alors, reprit mon oncle pour la quatrième fois, dites-moi, je vous prie, ce que vous entendez par ce mot : bonheur.

S. Henry Berthoud.

DU THÉÂTRE

dans ses rapports,

AVEC

L'ÉDUCATION DES FEMMES.

FRAGMENT.

Fénelon interdit les spectacles aux femmes parce qu'il craint les émotions qu'elles y vont chercher.

C'est la même pensée qui les leur a fait défendre par Mme Campan.

J'ai toujours cru, moi, que l'interdiction du théâtre aux jeunes filles, loin de convenir à leur développement moral, ne faisait que le retarder.

Il est peu de femmes qui aient, à leur sortie de pension, une idée exacte du monde au milieu duquel elles doivent vivre, peu de femmes qui n'exagèrent pas les qualités qu'elles attendent de ceux pour qui elles sont nées, à qui elles s'uniront un jour.

Ce qui en résulte le plus souvent, c'est qu'avant de connaitre elles sont désenchantées, c'est qu'avant d'entrer dans la vie elles se résignent à faire le sacrifice du naturel qui leur a été donné pour l'embellir.

S'il est difficile qu'une jeune fille parle à des hommes de son âge comme elle parlerait à ses compagnes, n'est-ce point parce qu'on les lui a peints sous de fausses couleurs, parce qu'elle est retenue par la défiance qu'ils lui inspirent ?

Et cette même réserve qu'on lui impose et qui fait souvent douter, dans le monde, du tact et de l'esprit qu'elle n'a que pour les conversations du foyer, que pour ses plus proches parens fait aussi que nous nous méprenons sur son esprit et, ce qui est bien plus précieux pour nous, sur les qualités de son cœur.

Croit-on que si, par une ruse permise, on montrait aux femmes tout le ridicule de leur éducation,

l'on n'arriverait pas à les rendre elles-mêmes? — Que l'on ne voie dans le théâtre qu'une école de mœurs et bientôt l'on ne doutera plus de ce résultat.

Quelle jeune fille, après avoir vu les *précieuses ridicules*, ne regardera pas l'affectation comme un vice? — si elle n'est pas tout à fait niaise, comment se décidera-t-elle à étaler publiquement tout le vide de son esprit.

A quelle autre, nourrie d'une véritable instruction, les *femmes savantes* n'apprendront-elles pas qu'elle doit en modérer l'usage.

Il faut que les jeunes filles sachent, et c'est Fenelon qui l'a dit : « Qu'il doit y avoir pour leur » sexe une pudeur sur la science, presqu'aussi dé- » licate que celle qui inspire l'horreur du vice. »

Cette pensée, qui résume admirablement la comédie des *femmes savantes*, beaucoup de jeunes filles la laisseraient échapper si elles ne la trouvaient que dans Fenelon.

Je ne me suis pas encore demandé ce qu'on doit attendre des femmes dont, par calcul, on a négligé l'éducation parce que je ne conçois pas qu'à celles-là aucun exemple profite; - mais je n'ai jamais douté que les mères qui seraient décidées à mutiler ainsi leurs

enfans dussent voir un grand enseignement dans l'*Ecole des femmes.*

Les réflexions que doivent inspirer aux femmes les pièces qu'on leur a fait connaitre sont bien autrement sérieuses que celles que font naître les arides leçons qu'on leur donne.

Et qu'on ne dise que le théâtre a cessé d'être une école de mœurs :

S'il est des comédies dont la morale doive s'effrayer, ces comédies ne sont à craindre que lorsqu'on s'habitue à sucer le venin qu'elles renferment, et, rarement, la femme dont on a soigné l'éducation arrive à contracter cette habitude.— Pour elle, au contraire,—c'est là du moins ce qu'on voit le plus souvent,—l'immoralité de l'action qui s'est déroulée sous ses yeux est le sujet des réflexions les plus graves et devient par là UN ENSEIGNEMENT.

Aux mœurs de convention que le théâtre a si long-temps reflétées, ont succédé des mœurs auxquelles tout le monde s'intéresse parce que ces mœurs là tout le monde les connait : ainsi,—qu'il s'agisse d'une comédie ou d'un drame,—c'est le TABLEAU DE LA VIE qu'on cherche maintenant au théâtre :

Les auteurs dramatiques sont si pénétrés du besoin de corriger et d'instruire que, dans leurs esquisses les plus légères, on retrouve une foule de pensées qui annoncent une continuelle étude de notre civilisation et de ses besoins.

Dans le drame, au contraire, les tableaux ne sont chargés de couleurs que pour faire plus d'impression sur les esprits, que pour y graver plus profondément la leçon qu'on a voulu donner.

Un auteur long-temps méconnu, plus long-temps peut-être tracassé par ceux qui ne supposent pas qu'un écrivain puisse faire autrement qu'on a fait avant lui, a deviné la comédie de l'époque.— Tout en reconnaissant que, pour réaliser aujourd'hui le but de son institution, elle doit comme autrefois, corriger et plaire, instruire et en même temps amuser, il a pensé qu'une autre allure lui convient.

Toutes ses comédies sont pour nous, des *scènes d'intérieur* dont il nous fait saisir jusqu'aux moindres nuances.

Les souvenirs d'enfance, sur lesquels on a si long-temps basé l'espoir des plus heureux mariages, n'ont plus le même prestige pour les jeunes filles qui ont vu les *premières amours*.—C'est seule-

ment quand on leur a montré où peuvent les conduire les débordemens d'une imagination vierge encore qu'elles se défient des impressions que leur imagination a conservées.

Aux jeunes filles qui connaissent la *Demoiselle à marier*, il devient aisé de faire entendre que le seul moyen de plaire, c'est de ne pas forcer leur naturel, de se montrer ce qu'elles sont, sans apprêts et sans art.

Ceux qui n'ont vu dans les pièces de Scribe que du papillotage les avaient donc bien peu comprises. — Une pensée grave les domine toutes: partout Scribe a voulu prouver que le défaut de savoir et d'éducation entraine les femmes à toutes les actions que les hommes désapprouvent, et il n'est pas de pièces où il ne leur dise quel savoir et quelle éducation leur convient.

La première fois que j'ai lu la nouvelle Héloïse, émerveillé du talent que J. J. Rousseau y a mis, entrainé moi-même par tout ce qu'il y a de séduisant et de prestigieux dans son histoire, je me demandai si la destinée de Julie ne devait pas séduire les jeunes filles qui seraient tentées de l'imiter?

Ce ne fut pas là l'idée qui me frappa quand

je vis représenter *une faute.*—Cet homme, qui avait pour sa femme un amour fondé sur l'estime, ne s'emporte pas en voyant qu'elle l'a trompé; la résolution qu'il prend est bien autrement imposante : condamné à ne plus l'estimer, il se décide à vivre loin d'elle.

Qui ne gémirait sur la femme qu'une pareille moralité ne saurait instruire ?....

On parle à chaque instant aux jeunes filles de ce qu'elles doivent chercher dans le mariage, mais sans s'attacher à les convaincre : on se rappelle que soi-même on a vainement reçu de pareilles leçons.—Rien pour elles n'est plus difficile à comprendre que les sympathies qu'elles doivent nous demander.—Il est des physionomies qu'on ne se décide à croire trompeuses que lorsqu'il n'est plus temps de s'en défendre.—Il est des félicités dont on ne comprend le vide que lorsqu'on les a goûtées tout entières.

Je ne connais pas de pièces qui l'aient mieux prouvé que *Malvina* et la *Famille Riquebourg.*

Il n'est personne aujourd'hui qui n'ait vu la *Famille Riquebourg.*

Une jeune fille, issue d'une famille noble, mais qui a besoin de la fortune pour donner de l'éclat à

son rang, épouse un homme qui ne doit ses richesses qu'à son industrie: — Les plaisirs qu'il lui prodigue d'abord, les trésors qu'elle voit autour d'elle la séduisent; elle se forge une félicité dont rien ne lui avait donné l'idée jusques-là : comment n'aimerait-elle pas celui qui la rend si heureuse!

L'amour qu'elle a pour lui n'est cependant qu'une illusion. Elle s'en aperçoit quand, à la suite de tous les plaisirs qu'elle avait d'abord pensé intarissables, elle voit arriver la satiété.....

Oh! alors tout est changé pour elle!....

Son mari est toujours le plus honnête homme qu'elle connaisse, mais il ne lui suffit plus d'avoir un honnête homme pour mari. — En vain elle a cherché les sympathies qu'elle croyait avoir avec lui, les qualités du cœur, sont les seules qualités qu'il possède....

Fatiguée de la monotonie de ses relations, c'est en se prodiguant dans le grand monde qu'elle veut échapper à l'ennui qui la poursuit partout. — Elle reçoit comme sans conséquence les hommage de tous les jeunes gens qui l'entourent : Un seul a fixé son attention et ce jeune homme-là c'est son neveu. — Elle partageait l'amour qu'il a pour elle avant même qu'il lui en fit l'aveu. C'est pour ne

pas devenir adultère qu'elle lui conseille enfin de s'éloigner.

Et celui qui lui inspire cette résolution était l'enfant adoptif de son mari, l'unique héritier de ses richesses !...

Ce que devient Riquebourg en apprenant que sa femme ne veut s'éloigner de Paris que parce qu'elle craint de manquer à ses devoirs de femme? — Voila ce que tout le monde se rappelle.

Peut-être tout le monde ne s'est-il pas demandé quelles pensées le dominent lorsqu'il apprend que le séducteur de sa femme est celui a qui seul il voulait laisser sa fortune — A la jalousie que cet aveu lui inspire doit succéder le plus complet découragement. Comment croire que le souvenir qu'il en conservera puisse jamais lui faire retrouver et son ancien amour et l'estime qu'il lui avait donné pour base.

L'histoire de *Malvina* est plus simple encore :

Séduite par le bon ton et les manières d'un jeune homme qu'elle a connu en Angleterre, *Malvina*, qui ne croit pas qu'avec une figure comme celle de son amant on puisse manquer de ce qu'il faut pour plaire, se décide à devenir secrètement sa femme. —Jusqu'à son retour en France, aucun incident ne

se présente qui lui fasse regretter sa résolution.— Mais elle est à peine arrivée que son mari, qui ne sera tranquille que du jour où l'on connaitra son mariage, lui apprend que le temps est venu d'en instruire sa famille.—Elle s'y refuse d'abord, puis elle ne voit plus de moyen de résister lorsqu'il a dit : « Je le veux. » — C'est alors que Malvina connait tout son malheur, qu'elle voit l'intervalle qui sépare l'homme qu'elle a épousé de celui qu'on lui destinait.—On n'a pas oublié ces paroles qu'elle laisse échapper au moment où le dernier s'éloigne : « Je l'aimerai toujours. »

Que l'on sonde le cœur de Malvina, qu'on ose pénétrer son avenir, puis qu'on examine ce qui le grossit ?—On ne verra que la pensée d'être éternellement malheureuse !.... .

Une jeune fille qui allait contracter une semblable union, écrivit, dit-on, à l'auteur de Malvina, le lendemain de la première représentation que lui seul l'avait éclairée et que jamais elle ne l'oublierait.

C'est ainsi que Scribe a touché le but que Shakspeare s'était proposé avant lui.

Ceux qui ont lu la plus admirable conception de Shakspeare, Hamlet, n'oublieront jamais l'im-

pression que produit sur la reine et sur son complice la représentation du crime dont le soupçon les a partout poursuivis.

Voilà quels rapports le théâtre doit avoir avec l'éducation des femmes.—Voilà comment il doit prévaloir contre les fausses craintes qu'il inspire.

Si Fenelon a pensé autrement, c'est qu'il ne comprenait pas la mission des écrivains dramatiques;—Si Mme Campan a partagé son opinion, c'est qu'elle l'a suivi en aveugle.

Rousseau n'a été de cet avis que parce qu'il ne voyait, dans le théâtre, qu'un frivole amusement. —J'en appelle à ceux qui ont lu l'*Emile*, les instructions qu'ils y ont trouvées ont-elles plus de puissance que celles que leur offre le théâtre tel qu'on le comprend aujourd'hui?

Rousseau lui-même, pour convaincre, s'est vu contraint d'adopter une forme dramatique. Ce n'est que par sa mise en scène qu'il a cru pouvoir intéresser.

Avec une si grande maturité de jugement, dit-il, » en parlant de la femme telle qu'il l'a conçoit, » et formée à tous égards comme une fille de » vingt ans, Sophie, à quinze, ne sera point » traitée en enfant par ses parents, à peine ap-

» percevront-ils en elle la première inquiétude de » la jeunesse, qu'avant le progrès ils se hâteront » d'y pourvoir ; ils lui tiendront des discours » tendres et sensés....... »

Ces discours il en fait le résumé dans ce peu de lignes :

» L'époux qui vous convient doit être de votre » choix et non pas du nôtre ; mais c'est à nous » de juger si vous ne vous trompez pas sur les » convenances, et si, sans le savoir, vous ne » faites point autre chose que ce que vous voulez. La » *naissance*, les *biens*, le *rang*, l'*opinion* n'en- » treront pour rien dans nos raisons. Prenez un » *honnête homme* dont la personne vous plaise » et dont le caractère vous convienne ; quel qu'il » soit d'ailleurs nous l'acceptons pour notre gen- » dre. Son bien sera toujours assez grand s'il a des » bras, des mœurs et qu'il aime sa famille. Son » rang sera toujours assez illustre s'il l'ennoblît » par la vertu. »

S'il ne convient pas de présenter aux femmes la vie comme un sentier plein de rudesse qu'on ne gravit qu'a force de courage, il ne faut pas non plus la leur faire voir comme un rêve où l'imagination joue le principal rôle.

Il n'est pas aujourd'hui de parens qui croient que ni la *naissance*, ni les *biens*, ni le *rang*, ni la *réputation* des jeunes gens qui veulent entrer dans leur famille soient à dédaigner.

Il n'est pas à plus forte raison de jeunes filles qui n'y voient de puissans moyens d'influence.

Un pareil langage était tout aussi faux au temps de Jean-Jacques qu'aujourd'hui.

Ce qu'il faut faire comprendre aux jeunes filles, c'est qu'un homme peut se présenter qui, sans être d'une famille aussi considérée que celle de ses rivaux, sans posséder leur fortune, mérite pourtant de passer avant eux.

Suivant Rousseau, l'homme en qui Sophie verra l'epoux de son choix, aura, pour lui plaire, où l'attrait de sa figure ou celui de ses bonnes qualités.

Est-ce assez pour la rendre heureuse ?

Instruite des devoirs de son sexe et des droits du nôtre, comme Rousseau lui-même le suppose, Sophie qui a, empreintes au fond de son cœur, les qualités et les vertus contraires aux défauts des hommes et aux vices des femmes, ne doutera pas de son bonheur.

Ainsi elle pourra être aveuglée comme la femme de Riquebourg ou séduite comme Malvina.

Un *honnête homme* peut rendre la vie insupportable a sa femme, quelque chose qu'il fasse pour qu'il en soit autrement. Ce ne sera point assez pour lui plaire, d'avoir des bras et des mœurs : il faudra qu'il la comprenne et sympathise avec elle

Et quelles sympathies ont moins de durée que celles à qui l'on n'a donné de bases que les qualités intérieures? — Quels rapports s'établissent plus vîte et durent plus long-temps que ceux qui reposent sur les facultés de l'esprit ?.....

C'est par leur instruction seulement que les femmes peuvent arriver à nous rendre meilleurs , c'est de cette instruction que dépend le bonheur domestique. Chercher ce bonheur autre part c'est se résoudre à ne le jamais rencontrer.

LA FIANCÉE

DE

LEUCADE.

Amour, je ne t'avais ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse, et tu n'as porté dans ce cœur que trouble et que désespoir.

TELEMAQUE.—*Livre* VII.

Les vierges de Leucade, invoquant l'hyménée,
Entouraient de Mentès la fille fortunée,
Et, sur son front naïf que rougit la pudeur,
Posaient le voile saint et le sésame en fleur.
Myrtho leur souriait: sa bouche avec ivresse,
Nommait Chromis, Chromis, que choisit sa tendresse,
Chromis qui pour Myrtho renonce aux sacrés lieux,
Où d'un père adoré sa main ferma les yeux.

La pieuse Euriclée, sa nourrice fidèle,
Ne pouvait un instant s'arracher d'auprès d'elle,
Remerciait les Dieux, et cependant pleurait;
Soudain en ce séjour une femme apparait;
Une lyre est nouée à la noire ceinture
Qui rassemble les plis de sa blanche parure;
Ses cheveux sont épars, son front est entouré
Du lin éblouissant aux muses consacré.
Enlaçant de ses bras les pénates antiques,
Elles atteste Apollon et les dieux domestiques,
Et puis, silencieuse, attend près du foyer,
Qu'on accorde à ses vœux l'asile hospitalier.

Myrtho vers elle avance avec un doux sourire.
» Le bon Mentès, dit-elle, en ce palais respire,
» Oh! n'en redoute pas les affronts inhumains.
» L'étranger malheureux au ciel levant les mains,
» Jamais des dieux vengeurs n'invoqua la colère,
» En fuyant repoussé du palais de mon père;
» Mon père est bienfaisant. Si Neptune en courroux
» Te jetta loin des bords où pleure ton époux,
» Espère: Nos vaisseaux qui vont sur d'autres plages
» Echanger les moissons qui dorent nos rivages,
» Et l'outre que Bacchus gonfle de sa liqueur,
» Te rendront aux beaux lieux regrettés par ton cœur;
» Tu béniras aussi cette douce journée

» Où s'allument pour moi les flambeaux d'hyménée.
» Goute en paix le bonheur qui règne en ce séjour,
» Chromis, va me jurer un éternel amour ;
» Et trois fois le soleil disparaitra dans l'ombre,
» Trois fois il jaillira du sein de la nuit sombre,
» Avant que le convive aux festins amené
» Ait déposé les fleurs dont il s'est couronné.
» Tu t'asseyeras, paisible, au banquet de la fête ;
» Quand Phœbé du palais argentera le faite,
» Sur la pourpre et sur l'or des tissus entassés
» Offriront le repos à ses membres lassés. »
Sur le riche parquet laissant errer sa vue,
A la vierge en ces mots a parlé l'inconnue :
» Que la sage Minerve, et Vénus et Junon !
» Myrtho, daigne bénir ta pudique union ;
» Que ton naïf amour ignore les alarmes,
» Les soucis dévorans, le désespoir, les larmes !
» Je fus heureuse aussi ! Par quel affreux tourment,
» Grands dieux ! ai-je expié ce bonheur d'un moment.
» Phaon, je t'ai perdu ! Quelle rive étrangère
» Dérobe à son amante une tête si chère ?
» En vain j'ai parcouru, Thèbes, Mycène, Argos,
» Delphe au divin trépied et la riche Samos :
» En vain j'ai vu Corinthe, Eleusis, Orchomène,
» La ville d'Esculape et la fameuse Athène,
» Les bords où l'Eurotas roule ses flots d'azur,
» Ceux ou les Sperchius réfléchit un ciel pur,

» Partout on a vanté les accords de ma lyre,
» Nulle part, on n'a dit : c'est ici qu'il respire!

» Il ne me reste plus qu'un espoir incertain.
» Naguère un voyageur au rivage africain,
» Aveu de jeunes Grecs une troupe éplorée,
» Porter de longs regards vers la terre sacrée.
» Demain sous l'aviron la vague jaillissant,
» Et de ses coups égaux au loin retentissant
» Portera de Sapho le rapide navire
» Sur ces bords ou peut-être un vain espoir l'attire !
» Puissent les dieux, enfin, terminer ses malheurs ! »

Elle se tait, son sein est inondé de pleurs,
Myrtho veut consoler l'étrangère plaintive ;
Sa main presse sa main tandis qu'inattentive,
Elle laisse échapper ses discours, au hasard,
Le portique brillant, seul fixe son regard,
Soudain parmi le chœur s'élève un long murmure ;
Myrtho voile son front de sa chaste parure,
Le jeune époux s'avance en prononçant son nom,
Sapho pousse un long cri, Chromis était Phaon.

Sur le marbre long-tems, elle reste expirante,
Elle ouvre avec effort sa paupière mourante ;

Elle appelle Phaon ! Et l'écho gémissant
Seul prolonge et redit son lamentable accent....
Tous pour voler au temple, helas ! l'ont délaissée,
Rappelant par dégrés sa confuse pensée,
Elle porte autour d'elle un regard incertain,
Et ne peut plus douter de son affreux destin.
Ses yeux n'ont point de pleurs : son haleine brulante
Soulève avec effort sa poitrine tremblante :
Elle veut fuir, retombe, une froide sueur
Baigne son front penché que couvre la paleur;
Nul sanglot n'interrompt son douloureux silence.....
Hélas ! de tant d'amour voilà la récompense !
Phaon est à l'autel ; avec transport sa main
De la main de Myrtho prend le flambeau d'hymen,
Le voile consacré sur leurs fronts se déploie,
Dans leurs yeux attendris étincelle la joie.....
Qu'ils tremblent ! Que ne peut une amante en fureur?
Que le peuple en fuyant jette des cris d'horreur ;
La vierge maudira son fatal hyménée,
Et la foi des sermens lâchement profanée.
Que de leur sang.... Du sang, toi, fille d'Apollon?..;
Et quel autel reçut les sermens de Phaon?
Quel droit peut invoquer la coupable étrangère
Qui la nuit, ô pudeur ! fuit le toit de sa mère?
Si jamais, l'insensée, elles attestait les Dieux
Le souris insultant, et d'un doigt dédaigneux,
On montrerait ses pleurs ; un prêtre inexorable

Le temps bannira-t-il son aspect misérable....
Au comble du malheur que redoute Sapho ?
Les destins ont uni l'infidèle à Myrtho ;
Elle est heureuse..... Eh bien, qu'elle verse des larmes,
De ses rêves d'amour qu'elle perde les charmes,
Non, non, point de pitié ! pour eux plus de repos,
Que de Sapho, sur eux, s'attachent tous les maux....
Malheureuse, ah, plutôt qu'une fière rivale
Ignore un nom brillant d'une gloire fatale....
La joie éclaterait sur son front orgueilleux,
Plus d'espoir, il faut fuir.... Il faut fuir... En quels lieux ?
Partout la poursuivra son illustre misère,
Et Némésis l'attend au tombeau de sa mère.

Sapho roulant ainsi mille pensers confus,
Porte loin du palais des pas irrésolus.

Cependant sur les bords où la vague expirante
Balance mollement son onde murmurante,
La pompe de l'hymen lentement s'avançait.
Le peuple à flots bruyans près d'elle s'empressait.
Il fixe tour à tour une vue attentive
Sur les vieux serviteurs à la marche tardive,
Sur les vierges portant dans un tissu léger
Les trésors du printems et les dons du verger ;
Mais on a vu Myrtho, l'on n'admire plus qu'elle,

Et pourtant on redit : la voilà, qu'elle est belle !
La joyeuse Euriclès soutient son bras tremblant
Le beau Phaon sur elle attache un œil brûlant.
Oh ! combien il accuse une importune fête,
Et ces festins pompeux et ces chœurs qu'on apprête ?
Que d'instans précieux dérobés à l'amour ?
Avec quelle lenteur s'écoulera le jour ?

Vers la vierge il se penche avec un doux murmure :
» Vois-tu, près de ce roc dépouillé de verdure,
» Qui sur les flots émus s'allonge menaçant,
» Du temple de l'hymen le dôme éblouissant ?
» O Myrtho ! quand nos pas franchiront cette enceinte,
» Les dieux auront béni l'union la plus sainte,
» Et sur Chromis joyeux levant tes yeux si doux,
» O ma tendre Myrtho, tu diras : mon époux !

Vers le temple la vierge a dirigé sa vue,
O terreur ! Elle voit l'étrangère éperdue
Qui sur le bord du roc, tendant les mains aux cieux,
S'élance et disparait sous les flots furieux.
Myrtho pâlit, chancelle et tombe inanimée......
Grands dieux ! Que sa paupière au jour reste fermée.
Esclaves, hâtez-vous. Loin de ces tristes bords,
Emportez-là, fuyez...... Inutiles efforts,
Les vagues à ses pieds, sur le rivage humide,
Ont jetté de Sapho le corps froid et livide.

S. Henry Berthoud.

DE L'EMPLOI

DE L'IODE

DANS LES MALADIES SCROPHULEUSES.

En médecine il est telle découverte qui a plus puissament contribué à l'accroissement de la population que toutes les prévisions dont cette population avait été l'objet jusques là.

Parmi ces découvertes, il faut citer en première ligne la vaccine, l'emploi du mercure, les travaux de M. Broussais sur les phelgmasies abdominales. Quelle reconnaissance ne lui doit-on pas pour avoir démontré que les maladies appellées jusqu'alors fièvres essentielles, n'étaient que des inflammations plus ou moins aigues. C'est par ce nouveau système qu'il a arraché le sceptre

de la médecine des mains septuagénaires de l'un de nos professeurs. On doit à ce grand maitre de ne plus prodiguer le quinquina dont l'emploi intempestif a dans nos armées tué plus de soldats que le feu de l'ennemi.

Les maladies scrophuleuses ou écrouelleuses viennent d'être encore une fois le sujet d'observations intéressantes. Tout le monde le sait ; de même que la phthisie, elles ont toujours été regardées comme au-dessus des ressources de l'art. Il n'est aucun médicament qu'on n'ait employé, de spécifique qu'on n'ait mis en usage et prôné comme devant guérir radicalement ces affections.

Néanmoins tout échouait et l'on revenait aux anciens moyens, c'est-à-dire aux remèdes palliatifs et purement hygiéniques. Parfois peut-être, mais rarement ces remèdes ont pu réussir, mais c'était chez de jeunes enfans qui n'avaient encore que les apparences de la constitution scrophuleuse. Ceux chez qui la maladie avait fait des progrès n'ont pas été soulagé ou ne l'ont été que très-peu.

Cette affection qui engendre les maux les plus hideux est tellement répandue qu'elle peut être regardée comme un fléau pour l'espèce humaine. Si elle attaque les organes principaux, la mort

vient après elle : bornée à l'extérieur elle rend souvent les individus sur lesquels elle sévit le rebut de la société.

La combattre devait être nécesairement le but des études de tous les médecins qui s'occupent des progrès des sciences. L'un d'eux vient de voir ses travaux couronnés par les plus heureux succès. C'est à M. Lugol médecin de l'hôpital St-Louis où de temps immémorial[1], on s'est occupé de la guérison de cette maladie, que nous devons la nouvelle manière d'administrer l'iode.

M. Lugol, après de nombreuses expériences, a vu que l'iode pris à l'intérieur était un véritable spécifique contre les maladies scrophuleuses les plus avancées et qu'il y avait bien peu de cas réfractaires aux bienfaits de ce remède.

Depuis plusieurs années on s'en servait pour résoudre des tumeurs glanduleuses ganglionnaires qui, tenaient évidemment à une cause scrophuleuse. Combiné avec la potasse, on ne l'avait pas toujours employé infructueusement : en se basant sur un petit nombre de cas de réussite, M. Lugol fit des expériences dans les salles qu'il dirige et où il réunit les scrophuleux les plus gravement

attaqués : quelle fut sa joie en voyant ses essais couronnés et la maladie céder sans efforts à l'usage de ce médicament ! Les enfans dont les membres étaient ulcérés guérirent parfaitement et au moment où il se disposait à pratiquer l'amputation comme dernière ressource, les fistules disparurent, ainsi que les tumeurs volumineuses qui affectaient les articulations.

Jamais l'iode n'a déterminé d'accidens chez ceux qui en ont fait usage à des doses modérées. Il faut cependant considérer, dans l'emploi de ce médicament l'époque où l'on en commence et celle où, l'on en termine l'administration ; pendant l'hiver, il a peu d'efficacité ; c'est pendant l'été qu'on doit l'employer.

Les premiers médecins de la capitale ont d'abord refusé de croire à ces merveilles, mais lorsqu'ils virent eux-mêmes, guéris par ce moyen les malades qu'il avaient abandonnés, ils revinrent de leur premier éloignement et avouèrent l'efficacité de l'iode. Une commission fut nommée par l'Institut et, sur son rapport, M. Lugol obtint le prix de 6000 fr. en récompense du service qu'il venait de rendre à la médecine et surtout à l'humanité.

Il y a dix huit mois je fus consulté pour une jeune fille de huit ans évidemment scrophuleuse. Un abcès s'était formé dans l'articulation de la première phalange du petit doigt avec le dernier métacarpéen, les cartilages détruits laissaient reconnaître une carie des os. Je la vis dans cet état pour la première fois : elle ne dormait plus depuis huit jours (il est vrai qu'à chaque pansement on injectait dans l'articulation cariée une *solution de nitrate d'argent*), quoiqu'on lui administrât de l'opium à hautes doses. Ne voyant d'autre moyen de mettre un terme à sa souffrance que dans l'amputation de cette partie, je la proposai aux parens qui le lendemain me la laissèrent pratiquer.

Je fis d'après les procédés connus, la désarticulation du cinquième métacarpien : La plaie fut réunie par première intention et guérie en dix jours, à l'exception d'un petit trag et fistuleux dont la cicatrisation se fit attendre jusqu'à l'apparition d'une nouvelle tumeur dans le pli de la saignée ; cet enfant porte habituellement un abcès ouvert ou prêt à s'ouvrir, quand l'un cesse un autre se fait remarquer. Ayant eu connaissance depuis peu de temps des effets de l'iode, je

lui en fis prendre, depuis lors elle se porte beaucoup mieux : si elle n'est pas complètement guérie, tout donne lieu d'espérer que la hideuse infirmité ne doit pas tarder à disparaître.

En communiquant à la Société d'Emulation les résultats que je viens d'obtenir, je me suis rappellé que sa mission est tout à la fois de détruire les préjugés et de répandre les découvertes utiles.

Autrefois l'on pensait qu'il suffisait à un Roi de France de toucher un scrophuleux pour le guérir, c'était là un préjugé dont tout le monde est depuis long-temps revenu.

On croit aujourd'hui que le scrophule est une maladie incurable ; c'est là une opinion dont je voudrais faire revenir les mères de famille.

Si les considérations où je suis entré amènent ce résultat, je ne me reprocherai pas d'avoir un moment ridé le front de celles qui m'écoutent.

C'est remplir vos intentions, n'est-il pas vrai, Messieurs, que de donner à la nouvelle découverte de M. Lugol la plus grande publicité possible : car ainsi que l'a dit un ancien auteur :

Le savant qui inventionne du bon peut dresser

la tête en signe de contentement, mais le disciple qui fait connaître et fleurir cette invention se montre prudent, car routine est mauvais béguin dont il n'est pas facile de se déchaperonner.

HARDY, *Docteur.*

NOTICE

SUR

M. L'ABBÉ SERVOIS (1)

Jean-Pierre Servois naquit à Cosne-sur-Loire (département de la Nièvre), le 8 août 1764; il n'était guères âgé que de cinq ans lorsqu'un accident affreux, qui semblait devoir lui coûter la vie, vint jeter le trouble dans sa frêle organisation et altérer sa santé pour toujours. Échappé un instant à la surveillance de ses parens, il se livrait au plaisir de la balançoire avec d'autres enfans dans les combles d'une maison en construction. Une corde de l'escarpolette vint

(1) Cette Notice a été rédigée en partie sur les documens fournis par M. Lancelle, doyen-curé de Carnières.

à manquer, et le jeune Servois fut lancé au loin dans la rue sur un monceau de décombres. Grâces aux soins d'un chirurgien très-renommé (M. de la Houssaie), qu'on fit venir d'Auxerre, l'enfant eut la vie sauve et en fut quitte pour une déviation de la colonne vertébrale, infirmité que ses parens regardèrent d'abord comme un obstacle à ce qu'il fît des études suivies. A l'âge de douze ans on l'envoya à Bourges, dans l'intention de lui faire acquérir quelques connaissances élémentaires qui bientôt ne suffirent plus à son ardente passion pour le travail. Après s'être distingué à l'université de Bourges, il vint continuer ses humanités à Paris, au collége Mazarin, où il obtint les plus brillants succès. Ses deux professeurs de rhétorique, M. Charbonnet et le célèbre Geoffroy, le remarquèrent et lui donnèrent de précieux encouragemens. Ce fut à cette époque (1783), que M. Servois fit connaissance de La Harpe, dont il cultiva toujours l'amitié et sur lequel sa mémoire lui fournissait une foule d'anecdotes pleines d'intérêt. Dès l'année 1781, il s'était voué à l'état ecclésiastique en recevant la tonsure, et avait la possession d'un bénéfice que lui résignait un comman-

deur de Malte. Lié d'amitié avec MM. Denon et Anbourg, secrétaires de l'ambassade d'Espagne et de Naples, il apprit l'italien sous leur direction, tandis qu'il faisait son cours de théologie. Il fut ordonné prêtre en 1788 et attaché au séminaire de Saint-Sulpice, en qualité d'agrégé et de répétiteur des conférences. En 1790, on le nomma aumônier-chapelain du duc de Chartres (aujourd'hui le roi Louis-Philippe.) En 1791, il crut devoir adhérer au nouvel ordre de choses. Sa position lui fournit alors les moyens d'être utile à plusieurs prêtres qui professaient d'autres opinions et qui trouvèrent chez lui un asile contre d'affreuses persécutions. Un an après, le 9 août 1792, il soutint, devant les Jacobins, qu'on ne pouvait sans crime violer l'asile du Roi, et, lors du jugement de ce prince infortuné, qu'on ne pouvait, sans être parjure, le rechercher pour des actes antérieurs à sa déchéance. Il fut deux fois incarcéré comme royaliste; il venait même d'être condamné à la détention jusqu'à la paix générale, lorsque sa présence d'esprit, secondée par le zèle de quelques amis le fit échapper à cet arrêt de proscription. A la même époque, il remplissait dans une pa-

roisse les modestes fonctions de vicaire. Obligé de s'en démettre pour sauver ses jours, il eut le courage d'écrire au président de sa section la lettre suivante : « Citoyen président, je te prie » d'annoncer à l'assemblée que, déterminé à » me retirer dans le sein de ma famille, j'ai » donné au curé de St-Augustin la démission » de ma place de vicaire. *Je déclare que je » n'ai jamais eu aucun doute sur la vérité de » la religion catholique*, et que je renonce à » toute pension qui pourrait m'être accordée, » soit à titre de démissionnaire, soit à tout » autre (1). » Tandis que la saine partie de cette société applaudit à une déclaration aussi noble, un forcené s'écrie : « Vous venez de l'en- » tendre, ce prêtre audacieux qui cherche à » rallumer les torches du fanatisme... Je de- » mande qu'il soit arrêté sur-le-champ et traduit » au comité révolutionnaire. » L'abbé Servois était présent. « Auriez-vous mieux aimé, dit-il, » que je vinsse ici blasphémer le Dieu que » vous avez adoré vous-même ? Je n'ai que vingt- » neuf ans ; quel mépris, quel châtiment ne méri-

(1) Procès-verbal et arrêté de la Société de Guillaume Tell, frimaire an 2.

» terais-je pas si je venais déclarer que, de-
» puis cinq ans, je fais le vil métier d'imposteur..
» Je n'envie pas les lumières de mes persécuteurs;
» j'aime mieux passer pour ignorant que pour
» fourbe. Oui, tout ce que j'ai pu vous annon-
» cer du haut de cette chaire (1), je le croyais
» comme je le crois encore. » Il paya tant de hardiesse par cinquante-trois jours de captivité, à l'expiration desquels il obtint un passeport pour se retirer dans le département du Cher. A la chûte des terroristes, quelques savans, voulant l'associer à leurs travaux, le rappelèrent à Paris. Son premier soin, en y arrivant, fut d'élever dans sa maison un autel pour remplir ses devoirs religieux. Il prit part dès-lors à quelques ouvrages publiés sous les noms de MM. Barbié du Bocage, Denon et d'une société de gens de lettres. Ses liaisons avec la respectable famille anglaise Millingen, qui habitait Paris, lui fournirent l'occasion d'apprendre le malais et de traduire plus tard un traité écrit en cette langue sur les lois civiles et religieuses du peuple malais. Il ne cessa, depuis lors, de conserver des relations avec MM. Millingen, dont l'aîné

(1) Il parlait dans l'église même où il avait été vicaire.

figure au rang des premiers antiquaires de l'Europe ; l'autre est un très-habile compositeur pour les théâtres lyriques. Ce fut alors aussi que M. Servois se livra à l'étude de l'anglais, et et préluda ainsi à ces utiles traductions qui devaient lui faire un nom dans le monde littéraire. Au retour de l'ordre, il accepta une place supérieure dans l'administration de l'enregistrement. Si ce fut un tort, l'abbé Servois ne tarda pas à le reconnaître et à reprendre l'exercice public de ses fonctions ecclésiastiques. Dans les deux assemblées ou conciles du clergé dit constitutionnel, il combattit avec chaleur tout ce qui pouvait prolonger la division des esprits. Quand le cardinal Caprara vint à Paris pour conclure le concordat, M. Servois s'empressa de lui offrir l'hommage de sa soumission au Saint-Siége, et suivit à Cambrai, en qualité de vicaire-général, Mgr Belmas, dont les vertus et la science venaient satisfaire aux besoins spirituels de ce vaste diocèse. M. Daire, nommé en même temps secrétaire général, était l'ami intime de M. Servois; ils ne cessèrent jamais d'habiter ensemble et de travailler de concert à la réunion de tout le clergé dans une cordiale

et pacifique coopération. Les soins qu'il donnait à l'administration de l'évêché ne l'empêchèrent pas de poursuivre ses travaux philologiques. En 1806, il publia, avec M. Barbié du Bocage, la traduction des *Voyages de Chandler en Grèce et dans l'Asie mineure*, 3 volumes in-8o Riom. « C'est, a dit M. Walckenaer, une des traductions les plus exactes » et les mieux faites. Elle est précieuse à consulter, même après l'original, à cause des » notes géographiques, historiques et critiques » des traducteurs. »

M. Servois, qui avait été en 1804 l'un des fondateurs de la Société d'Emulation de Cambrai, et qui la présida à diverses reprises, a enrichi de plusieurs articles curieux les Mémoires de cette compagnie savante. Parmi ses opuscules nous citerons : 1o *une Dissertation sur l'ostensoir d'or offert par Fenelon à son église métropolitaine*, dissertation qui a donné lieu à une controverse fort animée, dans laquelle il nous paraît que M. Servois n'a pas été réfuté ; 2o *Dissertation sur le lieu où s'est opérée la transfiguration de N. S.*, in 8o. Hurez, 1830 (1) ; 3o

(1) On croit et l'on répète communément que la transfiguration a eu lieu sur le Thabor. Cette opinion qui n'est

Notice sur la vie et les ouvrages de Samuel Johnson, in-8°, Cambrai, 1823. Il était en outre membre de plusieurs académies et sociétés savantes, entr'autres de la Société des antiquaires de France et de la Société de géographie.

A une grande vivacité d'esprit qui rendait sa conversation aussi agréable qu'intructive, M. Servois unissait de précieuses qualités morales. Obligeant même envers ceux dont il pouvait avoir à se plaindre, charitables jusqu'à oublier ses intérêts propres, il laissera à Cambrai et ailleurs les souvenirs les plus honorables, même parmi les personnes qui pouvaient ne pas partager ses opinions sur quelques points. Une maladie que les soins les mieux entendus ne purent

---

pas fondée sur le texte des évangiles, peut être controversée. Ce sont là de ces points matériels laissés à la discussion des hommes, et sur lesquels on peut prendre le parti qu'on voudra, sans blesser le respect dû aux livres saints. M. Servois a donc recherché si l'opinion commune, dans la question dont il s'agit, était fondée en raison; et il a reconnu que l'itinéraire suivi par le Sauveur, avant et après la transfiguration, ne pouvait se concilier avec la situation du Thabor. Il est porté à croire que la manifestation de Dieu-Homme dans toute sa gloire eut lieu sur le Liban. Du reste, M. Servois ne donne pas cette idée comme nouvelle; il se plait au contraire à citer les écrivains orthodoxes qui, dès le seizième siècle, l'avaient exprimée. Il y joint le témoignage de voyageurs modernes qui ont fait un examen attentif des lieux.

soujarer, le conduisit lentement au tombeau. Quelque temps avant de mourir, il voulut recevoir publiquement les secours de la religion. Il expira le 6 juin 1831. A la suite de ses funérailles, les regrets publics furent exprimés sur sa tombe par les membres du bureau de la Société d'Emulation.

ERRATA.

Page 18, ligne 1, au lieu de MM. le président, *lisez* M. le président.

Page 25, ligne 24, fatiguans, *lisez* fatigans
Ibid. Ligne 26, emploie, *lisez* emploie.

Page 26, ligne 18, que des nuits, *lisez* que de nuits.

Page 35, ligne 18, gissait, *lisez* gisait.

Page 39, ligne 2, solide, *lisez* solides.

Page 40, ligne 12, cet orgie, *lisez* cette orgie.

Page 39, ligne 7, qu'on ne dise, *lisez* qu'on ne dise pas.

Page 53, ligne 21, les hommage, *lisez* les hommages.

Page 59, ligne 7, les qualités intérieures, *lisez* les qualités extérieures.
Ibid. ligne 14, ce bonheur, *lisez* le bonheur.

Page 62, ligne 10, elles atteste, *lisez* elle atteste.

Page 63, ligne 11, à ses membres, *lisez* à tes membres.

Ibid. ligne 27, les sperchius, *lisez* le sperchius.

Page 64, ligne 5, a veu, *lisez* a vu.

Page 65, ligne 25, elles attestait, *lisez* elle attestait.

Page 71, ligne 19, qui tenait, *lisez* qui tenaient.

Ibid. ligne 26, les plus gravement, *lisez* le plus.

Page 72, ligne 13, celle où, l'on *lisez* celle où l'on.

Page 73, ligne 5, métacarpéen, lisez *Méta-carpien.*

Ibid. même ligne, les cartelages, *lisez* les cartilages.

Ibid. ligne 19, trag et, *lisez* trajet.

Ibid. ligne 22, saignés, *lisez* saignée.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME.

